

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 42

Artikel: La vigne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210734>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

*Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.***Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).****Administration (abonnement, changements d'adresse),**
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24 a.**Pour les annonces s'adresser exclusivement**
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.**ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;**
six mois, Fr. 2 50. — **Etranger, un an, Fr. 7 25****ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.**
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.*Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.*

Sommaire du N° du 17 octobre 1914 : Vendanges (André Theuriet). — Sous les drapeaux. — La vigne. — Pour te guérir (Adam Bilaute). — Lé farce à Biron (S. G.). — Les noms de guerre de nos crûs (W. Baud). — Les almanachs. — Lo novi. — Canton de Vaud, si beau (Jules Seurre). — Au guichet (L. M.). — Recréation scientifique (A. Héraud). — Tort et tort (Pons de Verdun).

VENDANGES

Lorsque, les coudes sur la nappe,
Je bois le vin, fils de la grappe,
C'est toujours vous que je revois,
O vignes des côtes natales,
Dont les ceps en lignes égales
Montent des prés jusques aux bois!

Dans les brunes terres d'argile
Où l'hyacinthe de Virgile
Répand son parfum doux et fort.
Le plant noueux à branche torse,
Avec sa rude et noire écorce,
Au mois de mars a l'air d'un mort.

Mais en avril la sève affleure
Aux bourgeons du sarment qui pleure;
La feuille en mai pousse à foison;
Une odeur de vigne fleurie,
Dans les nuits de juin se marie
Aux senteurs de la fenaison.

Déjà le maïlet qui travaille
Les flancs ventrus de la futaille
Résonne dans les vendangeoirs...
Le grain vert se gonfle et septembre
Voit les raisins blonds comme l'ambre
Mûrir auprès des raisins noirs.

O vendanges! Sur les collines,
Les voix mâles ou féminines
Roulent de ravin en ravin.
De la cuve qui bout et fume,
Et du pressoir rouge d'écumé
Jaillit, comme un ruisseau, le vin!
Salut, vin léger de nos côtes!...
Il suffit que chez de vieux hôtes
Je boive un trait de sa liqueur,
Pour que le temps passé renaisse...
Tout ressuscite, et ma jeunesse,
Joyeuse, me remonte au cœur!

André THEURIET.

SOUS LES DRAPEAUX

D EPUIS plus de deux mois, séparés de leur famille et de leurs amis, privés des douceurs du chez soi, arrachés au licou des habitudes bien-aimées, vous devinez si nos soldats ont saisi avec les quatre doigts et le pouce le congé de dix jours qui leur a été accordé. Et comme ils ont vite substitué l'habit civil quelconque, tout humble soit-il, à la vareuse râpée et poussiéreuse, et le chapeau de paille ou de feutre au lourd et disgracieux képi encapuchonné.

Est-ce à dire que le service de la patrie, qu'ils vont reprendre lundi, leur soit insupportable? Non point. Ce qui leur pèse le plus, c'est le souci qu'ils ont et des leurs, auxquels il faut du pain quand-même, et de leurs affaires, en souffrance. Et cette inquiétude est la compagnie trop fidèle de leurs longues marches ou de

leurs interminables factions solitaires. Seul, le lourd sommeil, qu'assure le grand air et la fatigue, ou l'exercice, qui annihile la pensée et l'intelligence, les affranchit un moment de cette pénible obsession.

Et puis ils trouvent le temps long, bien long. Les heures sont rapides à qui travaille. « Nous voudrions-nous battre ! » s'expliquerait un de nos soldats que l'inaction et l'ennui tenaillaient. Et cela se comprend. Ils n'ont plus la notion du jour ou de l'heure, ceux qui, là-bas, courrent au feu et sous la mitraille. Il faut vaincre ou mourir! C'est tout ce que l'on sait; c'est tout ce qui importe.

Mais, lundi, fidèles au devoir, nos soldats reprendront le sac et le fusil et s'en retourneront résignés, sinon joyeux, à la frontière.

C'est pour la patrie!

Parfois quelque plaisante aventure ou mésaventure vient rompre la monotonie du service. Et l'on en rit d'autant plus que l'occasion est rare. On n'est pas exigeant sous l'uniforme; tout amuse.

Témoin la petite histoire que voici, contée par un de nos frères des montagnes neuchâteloises.

La scène se passe dans un village, mettons du Jura bernois, pour ne pas préciser, où est cantonnée une compagnie d'un bataillon de landsturm neuchâtelois. Presque tous les hommes sont de La Chaux-de-Fonds. L'un deux est en sentinelles à l'entrée d'un pont qui passe sur une rivière qu'on pourrait, par exemple, appeler la Birse.

La sentinelle, appuyée sur son fusil, réfléchissait à toutes sortes de choses dont le détail n'a pas d'importance ici, lorsque son attention fut attirée vers un coin de la rivière d'où partait un scintillement que notre Chaux-de-Fonnier n'hésita pas un instant à qualifier de piscicole. Une magnifique truite se préllassait, tout à fait immobile, à cet endroit. Avec quelque adresse, étant donné le peu de profondeur de l'eau, on pouvait sûrement l'attraper. Mais une sentinelle sous les armes ne doit pas quitter son poste, même pour augmenter son ordinaire du soir d'une truite au beurre noir.

Vint à passer, ô chance inespérée, un soldat cycliste.

Sans lui dire de quoi il s'agissait, la sentinelle le pria d'avertir un ou deux de ses camarades du poste de venir le rejoindre d'urgence. Le cycliste, une bonne pâte, ne fit pas d'objection, et quelques minutes après arrivaient dare-dare les copains réclamés.

Les mettre au courant fut l'affaire d'un clin d'œil. Après avoir examiné les lieux et constaté que la truite était toujours là — voire même qu'elle bougeait la queue de temps en temps — que c'était un morceau de choix et qu'il eût été désastreux de le manquer, nos hommes se précipitèrent vers une maison voisine et en revinrent avec divers instruments plus ou moins propres à une expédition de pêche.

Celui de la bande que l'eau effrayait le moins, entre alors résolument dans la rivière. Il en a

jusqu'aux genoux, mais pour une truite d'au moins deux kilos!! on peut bien se mouiller les pieds.

Une fourche à la main, il avance avec d'infimes précautions, puis, à un mètre du magnifique poisson, la fourche entre tout doucement dans l'eau, tandis qu'un vigoureux coup de poignet doit assurer sans coup férir la prise du butin.

Au geste du pêcheur improvisé répond un bruit sec, suivi de quelque chose de brillant qui sort de l'eau, accompagné d'un fantastique éclat de rire des compagnons réunis sur le rivage.

La truite d'au moins deux kilos était... une vieille faux.

« Sans douleur ». — Un dentiste disait à son fils qui voulait donner dans les grandeurs.

« Eh ! Monsieur, ne cherchez pas à vous élever. Faites comme votre père : arrachez-moi de bonnes dents ; j'en arrache, mon père en arrachait, mon grand-père en a arraché et nous n'avons jamais fait de mal à personne ! »

LA VIGNE

Voici, d'après la légende grecque, l'origine de la vigne : Bacchus, rencontrant un jour sur son chemin une jeune plante, délicate et tout à son goût, prit un os d'oiseau et l'y glissa ; la plante grandissant, le dieu la porta dans un os de lion ; mais l'os de lion étant devenu lui-même trop exigu, Bacchus eut recours à un os d'âne pour y enfermer sa trouvaille. Gafté, force, stupidité : trilogie du vin. Dès son enfance, la vigne a reçu le don dangereux de rendre joyeux et robuste qui boit modérément du jus exquis de son produit, en même temps que d'affaiblir et abrutir qui en abuse!

Ce que l'on sait des débuts de la culture de la vigne dans notre pays est bien peu de chose. D'après Martignier, les Romains, cultivaient déjà la plante de Bacchus sur les pentes de Lavau. Cet auteur base son dire sur le fait que la nature du sol se prêtait peu à d'autres cultures, ainsi que sur une inscription romaine trouvée à Cully et qu'on se croit rapporter au culte que le dieu du vin recevait en cet endroit.

Sous prétexte que l'argent et le vin pouvaient attirer les barbares dans les Gaules, l'empereur Domitien (81-96) ordonna l'arrachage de toutes vignes. Dès lors, jusqu'au règne de Probus, on ne put planter de vignes sans la permission des empereurs. Probus (276-282) accorda aux Gaulois la liberté de reformer leur vignoble et les y encouragea même.

S'il est exact que la vigne était déjà cultivée à Lavau au temps des Romains, elle devait en tout cas occuper un très petit territoire ; car au XIV^{me} siècle les terrains avoisinant St-Saphorin étaient encore en grande partie plantés en champs et en bois. Selon Reymondin, auteur

d'un *Manuel du vigneron*, imprimé à Lausanne en 1798, les premières vignes du Désaley furent plantées par les moines du couvent du Haut-Crêt.

A partir du XIV^e siècle, la culture de la vigne se répand de plus en plus dans le Pays de Vaud. Elle différait peu de ce qu'elle est de nos jours, cependant elle était moins soignée ; d'après Verdeil, les ceps n'étaient pas alignés et les vignes étaient de véritables jardins à légumes. Les échalas sont pour ainsi dire inconnus jusqu'au milieu du XVI^e siècle. On trouve pour la première fois les mots de *passel*, *passi* (échalas) dans le *Manual de la ville de Lutry*, de l'année 1560. Il se peut que jusqu'alors on fit monter la vigne le long des arbres, comme cela se voit encore sur certains points de la rive française du Léman, en particulier autour d'Evian.

Pour te guérir.

Pour te guérir de cette sciatique
Qui te retient comme un paralytique,
Dedans ton lit, sans aucun mouvement,
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de sarment.
Puis lis comment on le met en pratique.
Prends-en deux doigts, et bien chaud les applique
Dessus l'externe où la douleur te pique,
Et tu boiras le reste promptement
Pour te guérir.

Adam BILLAUT.

L'auteur de ce gai rondeau était un menuisier de Nevers qui rima mille joyeusetés. Né en 1600, il mourut en 1662.

LE FARÇÉ A BIRON

(Patois du district de Grandson.)

II

En autre iâzdo, Franquê-la-Béllossè étaï venu in Verdon, on dêmâ, dzoï dê martsî. Biron étaï tserdzi dê buro et dê tommé dê tchîvra (dê tchevrotin, commint on leu dit assébin), què l'avai ramassâ à la montagné dê la Vaux, lo dzoï dévant. Sè trova in Verdon avoué sè n'amî Pierr-à-Dzâiqui Picht, dê Ver-tsî-lo-Ray, qu'etâi assébin crampet, et qu'avai n'ânessa, la Caton, qu'etâi justamin in humeu ci dzoï. Quand l'uron. vindu leu marchandi, lè dou z'ami reiserdzaron leu z'ânos dê cérise, c'in étaï la saizon, et lè revoiyatsé contré Grandson, iô s'arrataron à la Crai-Rodzé et dëmandaron dëmi-pot. L'avant étais leu bîte dèvant l'éträblio, sin lè détserdzî, por cin què nè com-tâvou pas s'arretâ.

Mais, voiaityé que Biron, tot per on coup, ie ron son linceù et... rrâo ! lo vouailé à cambellion su la Caton. Lo basset sè décrosta et voyaile lè boillè que dziclion ào maitin dê la tserraire, et l'impartia dai cérise rinveissayé permî la pussa. Lè dzin sè ramassaron in riessin à gouardzè dépplyé. Mais noutr dou crampets nè riessan pas. Sè bouétaron à fleuré à coup dê bâton su lo pouro Biron, po lo fairé à décindré et po lo corrèdzî ! Lè bîte sont portant dê bîte, nè donté ? É ramassaron leu cérise dâo mî què puron, et recrotsaron leu basset et boillyé. E buron oncouéra-na botollie, aprî avai redu l'âno à l'éträblio, per iô l'èran dû commincé.

Lè dou z'ami sè sépararon, Picht po remonta Ver-tsî-lo-Ray pè Fy, et Franquê à Vaugondry pè Tsampagné. Chtu passa la montagné lo lindemân, por allâ vindre sè cérise à Motî et à Flyéri, io lè damè s'in son, ma fai, bin regâlâyé. Lè n'on djamé su la farça qu'etâi arrevâyé à leu

crampet, à Grandson. Commin qu'è on peut bin dère :

Què rin nè sâ,
Rin nè grâvè.

S. G.

LES NOMS DE GUERRE DE NOS CRUS

On sait qu'il est question d'appeler *Joffre* le vin vaudois de 1914, du nom du généralissime français. A ce propos on écrit à la *Revue* :

Le 1866, abondant et médiocre, fut baptisé *Bismarck*. C'est la guerre de la Prusse contre l'Autriche qui mit en évidence le chancelier de la force prime le droit, digne pendant de Nécessité n'a pas de lois.

Le 1870, un des meilleurs du siècle, fut du *Garde à vous*, nom doublement justifié pour un vin capiteux et en souvenir de l'occupation des frontières. Quoique de quantité moyenne, il se vendit de nos côtés 30 à 35 c. le pot (20 à 23 c. le litre) ; en 1872, ce prix tripla ; en 1873 il quadrupla. Le 1871, très abondant et médiocre, fut du *Bourbaki*. On sait pourquoi ; l'entrée des Français par les défilés du Jura a encore beaucoup de témoins.

Le prix du *Bourbaki*, à 30 c. le pot au début, tomba à 18 et même 16 c., en pleines vendanges, des cueillettes furent suspendues, vu le manque de place. On enregistra des récoltes de 25 et 30 brantées à l'ouvrier.

Le 1875, très bon, est du *Thorax*¹. Le 1876 est du *Lustucru*. Août avait été très chaud, septembre froid et pluvieux. La vendange s'étant faite par un beau mois d'octobre, le vin fut meilleur qu'on ne comptait un moment. (L'eusses-tu cru.)

Le 1878 est du *Gothard*, le 1879 du *Zoulou* : le raisin était immangeable et le vin aussi féroce que ceux qui tuèrent le dernier des Napoléons.

Le 1880 est du *Fortifiant*, à cause des fortifications du Gothard, assez discutées dans les journaux.

Il y eut encore d'autres années qui furent baptisées, mais les noms étaient moins marquants ou moins admis que ceux indiqués ci-dessus.

W. BAUD.

Les almanachs.

La guerre n'effraie point les almanachs. Les voici tous, qui arrivent à heure dite à leur annuel rendez-vous. Loin de les effrayer, la guerre les alimente. Que va nous apporter l'an nouveau qu'ils nous annoncent ? Rien de pire, en tout cas, que ce que nous a donné l'an que nous terminons dans le deuil, dans le sang et dans l'angoisse.

Depuis 208 ans qu'il parcourt notre pays, le *Messenger boiteux* (Société de l'imprimerie Klausfelder, Vevey), a déjà vu les hommes se battre, non seulement autour de nous, mais même chez nous. Sa couverture rappelle que la guerre est un mal chronique qui ravage l'humanité.

Le *Messenger boiteux* de 1915 nous apporte, comme d'habitude, son butin de nouvelles, d'anecdotes, d'instructifs et amusants récits émaillés de vignettes très variées. Il consacre plusieurs pages aux souvenirs de 1815 et sa grande planche nous montre l'Exposition nationale. Nos braves soldats sous les armes le recevront comme un ami connu et un même accueil l'attend partout.

* * *

Presque en même temps, nous arrivons l'*Almanach helvétique* (S. Henchoz, édit. L. Martinet, succ., Lausanne), sans contredit l'un des plus intéressants, des plus variés et des mieux compris de nos almanachs. Il fait aux fêtes du Centenaire genevois, à l'Exposition nationale et à la guerre une très large part avec de nombreuses et excellentes illustrations. A côté de cela, nombre de variétés, nouvelles, devinettes, passe-temps, concours, etc.

¹ Le *Thorax* a inspiré à G.-C. Dénérâz une de ses chansons en patois les plus jolies et les plus populaires.

LO NOVI

(Vieille chanson en patois de Vevey.)

Bons frârs vegnolans !

On fa savâi dâo bon vin vilho
Dei St-Martin, dei Ruerettes et de Cougnet
A la cava de monsu noutron abbé,
Ye lè gota, ye lè sonda, y tiré nau degra ;
Né l'ai y a ni vin de Savoï, ni vin de bliesson.

Y vo z'invite à lo gota :

Alla lai que lè tant bon !

On fâ savai daô vin tot novi

Que n'a jamé éta trolly :

Lè à la fontanna de la *Crai blântse*,

Yô van baire lè naire et lè bliantsé,

Lè à l'enseigne daô *Sabro blânc*,

Yô van baire lè petits et lè grands.

Alla lai, grâns et petits

St-Martin vo la baile à ti.

On fâ savai daô bon vin novi

A quatro batze et demi lo pot ;

Daô vin dei St-Martin, dei Ruerettes et de Praz,

A la pinta de Samuel Vallecard,

A l'inseigne de la *Vapeur*

Yô van bârè lè radleurs.

Alla lai, ye lè gota

Et m'en su régala.

CANTON DE VAUD, SI BEAU !

Le bon pays de Vaud est en pleine vendanges. Déjà même, en certains endroits, elles tirent à leur fin. Ah ! ça n'a pas été long, cette année, encore qu'en général on soit mieux partagé que l'an dernier.

Non, ce ne sont pas de joyeuses vendanges, que celles de 1914. Elles n'ont pu, par l'abondance de la récolte ou la qualité du raisin, nous faire oublier un moment que tout autour de nous gronde le canon, crépitent fusils et mitrailleuses et que la mort fauche impitoyablement, en sa fleur, l'élite des pays qui nous entourent.

Et voici que le hasard — il a de cruels caprices et d'amères dérisions — nous met sous la main une pièce de vers qui est un hommage rendu par le président de la Société d'agriculture de Châlons-sur-Saône à la Fête des Vignerons de 1865, à Vevey, à laquelle il avait assisté.

La fête de 1865 fut une des plus belles et le vin de cette année-là, un nectar. Le temps, souvent oublioux, a conservé le souvenir de l'une et de l'autre.

La pièce de vers à laquelle nous faisons allusion se signale surtout à notre attention par l'accent de sincère enthousiasme dont elle est d'un bout à l'autre animée. Son auteur avait gardé de son voyage à Vevey et de la fête qui en avait été l'occasion un souvenir des plus agréables pour lui et, pour nous — modestie à part — des plus flatteurs.

Cette pièce est trop longue pour que nous la puissions reproduire en entier. En voici quelques passages, d'entre les plus caractéristiques.

PROLOGUE

Quels sont ces flots humains qu'emporte la vapeur, Sillonnant à la fois le lac et la hauteur ?
Quelque nouveau César ressuscitant les âges, Va-t-il de son triomphe étonner ces rivages ?
Aux pieds d'un conquérant les peuples frémissons Viennent-ils apporter le tribut et l'encens ?
Non, c'est la liberté qui préside à ces fêtes ;
La paix et le travail ont aussi leurs conquêtes, Conquêtes sans ravages et triomphes sans pleurs. Les vainqueurs de ce jour sont couronnés de fleurs. Jadis au champ d'honneur la muse de l'histoire A des enfants de Tell illustré la mémoire ; Au niveau des grands pics leur courage a monté ; La Suisse est sol de gloire et sol de liberté. Aujourd'hui le travail les appelle en son temple ; Ce temple est la nature ; heureux qui la contemple En ces lieux rayonnant de toutes les splendeurs. Là, des pampres fameux couronnent les hauteurs